

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 37

Artikel: Le vieux Sauvabelin
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» du Suprême Conseil pour la Suisse, etc., etc. »
C'est ici le lieu de dire ce que l'on entend par *Rite écossais*.

De tous les systèmes maçonniques qui se sont prétendus originaires de l'Ecosse, pas un ne se rattache directement à ce pays. Il y avait en Ecosse comme en Angleterre des compagnies de constructeurs organisées en loges et jouissant de certaines franchises qui leur avaient fait donner le nom de maçons libres (*free masons*). Cette maçonnerie était donc comme en Ecosse une association de travailleurs, une sorte de compagnonnage.

Les loges écossaises ne connurent la franc-maçonnerie philanthropique qu'après la transformation, qui s'opéra en 1717 dans la grande Loge de Londres et qui produisit un réveil analogue dans les trois royaumes. Ce n'est que 19 ans après cette transformation de la franc-maçonnerie opérative en franc-maçonnerie philosophique et humanitaire que les maçons écossais, dont les loges avaient cessé de travailler depuis 1695, se réunirent pour constituer une Grande Loge d'Ecosse, dans laquelle il n'était nullement question de Templiers, de Chevaliers de Rose-Croix, car cette Loge a proclamé à diverses reprises, dans ses circulaires, qu'elle ne reconnaissait que les trois grades symboliques : apprenti, compagnon et maître.

Mais dès 1728 nous trouvons en France une maçonnerie chevaleresque, templière, se prétendant issue des croisades et se disant supérieure à la maçonnerie anglaise, qui avait pénétré en France en 1721. L'auteur de ce nouveau rite, qui s'appelait *écossais*, avant que la maçonnerie eut pénétré en Ecosse, est le baron de Ramsay, noble Ecossais, jacobiste ardent, qui s'occupa toute sa vie d'intrigues et de complots stuartistes. Il attribua à ses élucubrations une illustre origine, en les faisant remonter aux croisades, ce qui rendait ses grades plus attrayants à la vanité des adeptes que la simple franc-maçonnerie de la Grande Loge de Londres.

Telle est en résumé l'origine la plus rationnelle de l'écossisme en maçonnerie, et quand cette création se fut répandue avec quelque succès en France et ailleurs, l'Ecosse ne tarda pas à la revendiquer comme son œuvre.

Il est donc regrettable de voir ce roman, maintes fois contesté, servir de base à un grand nombre de rites maçonniques.

Dans un prochain article nous parlerons des différents grades du rite écossais, et des mystères qui s'y rattachent.

L. M.

Le vieux Sauvabelin.

Quelle est l'origine du nom Sauvabelin ?

Nous n'aborderons pas l'explication d'un M. Belin, poursuivi par qui et pourquoi ? lequel se cacha dans le bois, de sorte que la forêt sauva Belin.

Y a-t-on adoré un dieu nommé Bel, Belus ou Belinus ? Qui donc serait venu à ce culte ? Lausanne actuel n'existait pas et Lausonium était à Vidy. Pourquoi le dieu des druides aurait-il été Bel ici

et Penn à Villeneuve (Penilucus, bocage de Penn), à moins que Villeneuve soit dérivé du celtique Penlech, qui veut dire *tête du lac*. Il y avait des druides et plus que cela, des druidesses à Villeneuve ; elles figurent, du reste, sur le tableau de la bataille du Léman, par M. Gleyre, avec des cornes découvertes par M. Troyon. Rien de plus certain.

L'ancienne forêt descendait jusqu'à la Palud (Palus, marais), cette place décorée jusqu'en 1873 d'une *Justice* qui tenait son épée droite, tandis que maintenant, avec une main toute neuve, elle la tient de travers.

Jadis, pour se rendre à Sauvabelin, on montait par une route pavée qui s'appelait le Pavement ; il en reste un joli échantillon entre la Barre et la campagne du Petit-Château ; de là elle a été remplacée par un escalier, qui fait un coude. Autrefois il n'y avait naturellement pas de coude, et l'on gravissait la dérupe jusqu'à la campagne qui s'appelle encore aujourd'hui le *Pavement*.

Laissons la route du Mont filer à gauche, prenons à droite le petit chemin de Sauvabelin, et sans nous arrêter à l'*Hermitage*, observons que jadis ce chemin avait une haie de charmes (ou charmillé). Les charmes ont disparu. Le chemin de Sauvabelin, suivant l'impulsion donnée par le Pavement, filait droit en haut ; on en voit encore des restes entre le pré du garde-forêt et la maison Badan, alors maison Bérard, incendiée par la foudre en mai 1830. Certes, à cette époque, la course au Signal était loin de présenter des attraits, et si, arrivé au but, on trouvait quelque honnête revendeuse avec une corbeille de fruits, du sirop et des officiers en bicaume ayant le tricorne décoré d'une grande plume, on faisait honneur à ses provisions.

Le grand feu d'alarme allumé dans la soirée du 18 décembre 1830 a beaucoup changé le Signal, qui, au lieu de bancs, avait des fauteuils creusés dans le tronc d'arbres séculaires, coupés à trois pieds du sol. En allant du Signal à Montmeillan, on arrive sur un petit plateau. Là se trouvait encore en 1820 une vaste rotonde, ayant forme d'un temple antique. C'était un toit rond supporté par des colonnes. On y faisait des repas, on y dansait alors que le stand de Montmeillan était le rendez-vous favori des tireurs. Montmeillan était un centre, la rotonde un centre, la place vers le garde-forêt un centre, et dans chacun de ces centres un rond de danse, lorsque les quatre abbayes réunies avaient leur fête et que notre population vivait un dimanche et un lundi au bois. On faisait la cuisine sous les arbres. Le soir, depuis La Sallaz, l'illumination de Sauvabelin, les accents des musiques de danse, qui ne négligeaient pas la grosse caisse, les silhouettes qu'on voyait passer devant les feux, formaient un spectacle unique.

La cascade, aujourd'hui, n'a presque plus d'eau ; elle est cependant encore charmante et ne ressemble en rien aux autres cascades du Flon.

Nous devons encore signaler une singularité disparue. Du plateau dont nous venons de parler, part une allée qui va rejoindre celle conduisant à la chocolatière ; à ce point de jonction se trouvent des

rochers, et au-dessus du précipice est un banc jouissant d'un beau point de vue; derrière ce banc, un chemin, se dirigeant à l'occident, va en couper un autre et former ainsi un carrefour. Dans chacun des angles de ce carrefour se trouvait jadis un chêne, lançant une branche basse vers le centre; les quatre branches s'étaient soudées les unes avec les autres et formaient un dôme. On les appelait : *chênes des amis*. L'ancien Sauvabelin avait des montées et des descentes, des ornières, des flaques d'eau. Des centaines de troncs de sapins placés en travers du chemin, les uns à côté des autres, servaient à rendre praticables les endroits les plus mauvais. La forêt avait d'épais fourrés, des branches basses; elle était plus sauvage, plus sombre, plus majestueuse; elle avait des fraises, des framboises, des myrtilles, des murons, du genièvre, du faïne, des bois secs abattus par le vent. La vieille forêt avait toute une richesse à offrir aux pauvres; on entendait avec plaisir, à la tombée du jour, les voix des enfants s'appelant et se répondant d'un coin à l'autre.

Aujourd'hui tout est nivelé, sablé, les équipages incommodes le promeneur pédestre. Le claquement des fouets a remplacé le chant joyeux :

Entends-tu la trompette
Retentir dans le bois,
Et l'écho qui répète,
C'est le chasseur vaudois.

Adieu sentiers où l'on voyait l'écureuil sauter de branche en branche, la belette trotter, le renard s'enfuir, la fouine s'agiter ou le grand-duc faisant entendre sa voix. Adieu forêt mystérieuse, pleine de souvenirs.

J. Z.

Lo thorax.

Po ein reveni à cé thorax, que nion ne vâo bin adrai savâi cein que l'est, yé demandâ à mon nèvâo, que sâ l'allemand, mâ n'ein sâ rein âo sù non pllie. N'ein vouâiti dein son lâivro dè mots, que l'âi dit lo dikchenéro, et n'ein trovâ :

THORAX, capacité de la poitrine.

Capacité de la poitrine! Quiè-te que cein vâo bin derè? Binsu que cein vâo ètrè lo pétro (1), mâ que cein a-te à fèrè su lo militéro?

Après avâi ruminâ on bocon, n'ein revouâiti dein lo lâivro et n'ein vu à la reintse dèvant :

THORA-CHIQUE, qui a rapport à la poitrine.

Ah, ha! stu iadzo, vâiquie l'affèrè! Lo thorax, l'est lo bâirè que lo pétro dâi conteni po avâi onna chiqua.

Eh bin! l'ont bin fé d'avâi cein einveintâ, kâ quand l'est qu'on est su lo militéro, on ne fâ què dè golliassi; on retrâovè sè camerâdo et on ne pâo pas sè revairè, ni sè quittâ sein croquâ, kâ :

Les bons Vaudois sont pas si fous,
De se quitter sans boire un coup.

et ma fâi s'on s'ein cheint tot de suite cein n'est pas tant galé et font bin dè ne preindre po sordat què cliâo que sont solido âo pousto.

Vo sédè que lè tenoliers pâovont savâi la conte-

(1) L'estomac.

gnance d'on bosset sein l'eimpliâ, ne font què dè mesourâ lo riond dâi dzerdzi et dètchiffrà on pou et l'est bon. Eh bin, font dinsè po lè recruès que dusont passâ à l'écoula; l'âi a on tenolier fédérau que lè dzaudzè et se lo pétro ne pâo pas conteni tant : bon po l'impou!

Ora, diéro faut-te poâi bairè?

Cein dèpeind dâi compagni. Ne sé pas bin adrai cein qu'ein est. Lè carabinieri, à cein qu'on m'a de, dussont supportâ cinq pots; kâ quand sont quie branquâ contrè la ciba, ne s'agit pas dè brelantsi, sein quie on lè foitèrâi ti lè coups. Ye faut destrâ pou po bèdâ; n'ia qu'à lè z'ourè pè l'ostand; dusont dza savâi iò l'ont pequâ dèvant que lo dzingârè aussè marquâ : — l'est âo boo dè gautsè. — Ye moo lo faux contrè lè quat'hâores. — Vâique z'ein ion que ne dâi pas ètrè tant crouïo. — T'einlèvai-te pas, l'a fouma à 20 pas dèvant. — Eh! tegné bin, dâi l'âi ètrè. — Faut lâtsi dèzo à drâite et preindrè lo guidon ein pllien. — L'est vîa, yé grulâ. — Et dinsè tot dâo long que tiront. Vo vâide que n'est pas quiestion de trabetsi perquie et que l'âo faut on bon thorax.

Po lè chasseur à tsèvau l'ein faut on bon assebin, sein quiet fariont vergogne à l'âo monturès que ne sariont pas adè lè pllie bêtès.

Ài caloniers on lo mèsourè ein long, kâ vo sédè que dusson ètrè dâi grands lulus.

C'est pè rappoo âo thorax que l'ont refondu lè z'autro militéro, kâ ora n'ia pemin dè grenadiers, dè vortigeu, dè chasseur dè drâite et dè gautse, dè centre, dè mouscatéro, dè pioupiou, dè pousse-caillou, dè gros dzênâo, tot cein a étâ reimpâtâ po fèrè lè fusiliers qu'on l'âo desâi lè z'autro iadzo lè cacariniers po cein que n'aviont min d'épolettès. L'âo faut assebin on bon thorax, pisque l'ont refusâ lo valet à Daniotet; l'est bin verè que l'est on pou gringalet, mâ ye bâi coumeint on perte; paraît que l'est minço dè dâovès et que son pétro paraît petit.

Ora restè lè piquièttès, que n'ont pas fauta d'avâi on thorax, po cein que ne font què portâ dâi z'oodrès et que n'ont pas fauta dè bâirè.

Eh bin! on a tant criâ après cé thorax. On a z'u too; kâ vo vâidè bin que cliâo que l'ont trâo petit, bisquont què dâi tonnerre.

C. C. D.

UNE DROLE D'ENVIE

— Maman!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Crois-tu qu'il osera m'appeler encore « petite mâtine? »

Celle à qui s'adressaient ces paroles ne répondit pas; elle sourit; — ce qui indique que l'allusion avait été suffisamment comprise.

Celle qui venait de parler était assise devant un guéridon, occupée pour le moment à décalquer un dessin de broderie; — ce qui donne lieu de croire que ce travail ne l'empêchait pas de vaquer, dans son for intérieur, à ses réflexions personnelles.

Quant à l'incident, il était justifié par une lettre reçue le matin même et annonçant le retour d'un jeune élève en diplomatie dont nous parlerons tout à l'heure.